Document generated on 07/19/2025 1:54 p.m.

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

L'éducation parentale à travers les lettres

Marguerite Sauriol

Number 85, Spring 2006

Des Montagnais aux Innus. L'histoire d'un peuple : « Utshiulnut ut luash Ilnut. Ilnut Utipatshimunuau »

URI: https://id.erudit.org/iderudit/7019ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)
1923-0923 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Sauriol, M. (2006). L'éducation parentale à travers les lettres. *Cap-aux-Diamants*, (85), 43–43.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L' éducation parentale à travers les lettres

Au tournant du siècle dernier, il était fréquent de voir les enfants quitter le nid familial dans le but de poursuivre leur scolarité dans un pensionnat. Cet éloignement temporaire créait une rupture dans la vie familiale. La tristesse, que pouvait générer la séparation, était souvent diminuée par le maintien de la correspondance entre parents et enfants. Du point de vue des parents, le fait de savoir leurs enfants bien encadrés et en mesure de recevoir une meilleure éducation était également une consolation. Par l'intermédiaire des lettres, les parents gardaient un lien avec leurs enfants en racontant leurs activités de tous les jours et en les informant des nouvelles de la famille. Surtout, ils pouvaient poursuivre leur rôle parental. La correspondance des parents de Georges-Élisée Michaud illustre bien cette relation parent-enfant d'une famille québécoise, séparée par la distance.

Georges-Élisée Michaud naît le 6 août 1895 à Saint-Alexandre-de-Kamouraska (Québec). Aîné d'une famille de six enfants, Georges se retrouve à l'âge de onze ans au pensionnat du Collège de Lévis près de Québec, où il fait des études classiques et commerciales de 1906 à 1915. Tout au long de l'année scolaire, Georges entretient une correspondance régulière avec ses parents qui demeurent à Saint-Alexandre, paroisse située dans le Bas-du-Fleuve. Le père, Georges-Élisée Michaud, est propriétaire d'un magasin et sa mère, Élisabeth Lajoie, est institutrice dans une école.

L'éducation est un sujet omniprésent dans la correspondance des parents. L'intérêt constant pour la scolarité se dévoile à travers les nombreuses félicitations des parents pour les bons résultats obtenus, mais aussi, à l'occasion, par les reproches et le ton parfois sévère à l'endroit du garçon. Celui-ci fait d'ailleurs l'objet d'une ferme réprimande de son père, à l'automne 1912, à la suite d'une remarque inscrite dans son bulletin par le directeur du collège. Mais en général, Georges réussit bien à l'école et les félicitations de la part des parents sont fréquentes dans leurs lettres. Le père en profite pour lui recommander l'obéissance aux professeurs et aux supérieurs. Il lui prodigue régulièrement des conseils, en lui soulignant l'importance de bien réussir et de travailler fort pour son avenir.

Photographie des élèves du cours classique, Collège de Lévis, en 1915. Georges est assis dans la deuxième rangée, onzième en partant de la gauche vers la droite. (Université d'Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Fonds Georges-Michaud, P 62. Ph59-956).

Malgré la distance, le père continue donc d'exercer son autorité, et il justifie ses décisions en expliquant à son fils que c'est son devoir de père d'agir ainsi. Le ton employé par le père est parfois strict, parfois humoristique, comme lorsqu'il fait allusion à un chèque qu'il lui fait parvenir, car «au dire de maman [il] est sur le point de faire banqueroute».

Tenant sensiblement le même discours que celui de son mari, Élisabeth, institutrice de village, se montre aussi soucieuse pour l'éducation de Georges. Cependant, la relation entre la mère et son fils se présente différemment. Alors que le père se préoccupe des finances et du budget de Georges, la mère entretient un rapport plus personnel avec son garçon. Exprimant dans chacune de ses lettres le plaisir de recevoir les missives de son fils, Élisabeth démontre, en fait, une affection toute particulière pour son aîné. Elle émet ouvertement ses opinions en ce qui a trait à diverses décisions qu'il doit prendre, dont certaines concernent sa vie privée. Ainsi, en mars 1914, elle lui présente son point de vue à l'égard d'une jeune fille dont il lui a parlé. Elle l'exhorte à la prudence afin d'éviter qu'ils ne se blessent l'un et l'autre. Puis, elle ajoute «tu sais combien j'aime tes frères et sœurs, aucun cependant me tient plus au cœur que mon aîné.» Georges, alors âgé de dix-huit ans, ne semble pas apprécier ces commentaires, puisque la mère exprime dans ses deux lettres suivantes son désappointement de ne pas avoir reçu de nouvelles de sa part : «c'est peut-être la lecture de çà et là qui t'a dérangé». La communication reprend néanmoins le mois suivant, en avril.

Par le biais de la correspondance, on informe les enfants des nouvelles de la famille, telles que les fiançailles, les mariages, l'état de santé d'un parent ou le décès d'un proche. Dans une lettre en date du 26 janvier 1915, Élisabeth rappelle le décès du père, vingt jours plus tôt, à la suite d'un cancer de l'estomac. La mère confie à son fils le vide qu'elle ressent. Toutefois, elle ne néglige pas ses responsabilités envers ce dernier. Pas question de délaisser le rapport parental. Malgré le décès du père, Élisabeth ne semble pas s'expliquer pourquoi les notes de Georges ont tant baissé depuis le jour de l'An. D'ailleurs, elle n'hésite pas à le lui reprocher. Faisant référence au conflit mondial, elle compare le laisser-aller scolaire de Georges à la situation de l'Angleterre «qui a trop dormi sur ses lauriers et qui, aujourd'hui, est pris à l'improviste.» En dépit du malheur qui a frappé la famille, la mère continue donc de se préoccuper de l'éducation de son fils.

En 1918, lors de l'épidémie de grippe espagnole, un événement particulièrement sombre survient dans la famille Michaud. François-Joseph, le petit frère de Georges, qui est alors étudiant capucin à Ottawa, rapporte à sa mère dans une carte postale, en date du 3 octobre, la propagation de cette maladie. Néanmoins, François-Joseph ne s'inquiète pas de la situation. Ironie du sort ou non, il s'avère que ce sera sa dernière missive à sa mère avant qu'il ne périsse lui-même de cette maladie treize jours plus tard. Il n'avait que douze ans. Un supérieur de l'école tentera d'apaiser le chagrin d'Élisabeth par une lettre racontant les derniers moments de son garçon.

La correspondance des parents Michaud avec leur enfant contient de bonnes et de mauvaises nouvelles, mais elle témoigne surtout de la nature continue des relations entre les membres d'une même famille, qui ne souffre pas d'interruption malgré la tournure parfois brutale des événements. L'intervention parentale dans la vie des enfants, par l'entremise des lettres, comme par téléphone se poursuit jour après jour, génération après génération. ◆

Marguerite Sauriol
Consultante pour le Musée canadien de la poste